

Recherches sociographiques



Michèle MARTIN, *Victor Barbeau. Pionnier de la critique culturelle journalistique*

Pierre Lanthier

Volume 40, Number 1, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057250ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057250ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanthier, P. (1999). Review of [Michèle MARTIN, *Victor Barbeau. Pionnier de la critique culturelle journalistique*]. *Recherches sociographiques*, 40(1), 140–142.
<https://doi.org/10.7202/057250ar>

Michèle MARTIN, *Victor Barbeau. Pionnier de la critique culturelle journalistique*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, 216 p.

Michèle Martin, professeure à la *School of Journalism and Communication* de l'Université Carleton (Ottawa), a voulu avec ce livre rendre hommage au « pionnier » de la critique littéraire et artistique dans la presse québécoise, Victor Barbeau. Son intention n'a pas été de faire une biographie, encore que son livre contienne de nombreuses informations sur ce point. Elle a tenu plutôt à exposer les idées qui animaient Turc (pseudonyme qu'employait Barbeau dans certains de ses articles à l'époque) entre 1914 et 1933, dans ses chroniques littéraires dans *La Presse*, dans *La Patrie* et dans *Le Nationaliste*.

Le livre se divise en six chapitres : le premier survole rapidement la vie de Barbeau (photographies à l'appui), les deux suivants couvrent les aspects politiques, sociaux et identitaires de sa pensée, tandis que les trois autres reprennent plus spécifiquement ses vues sur la littérature, le théâtre et la culture. Notons que les cinq derniers chapitres consistent en une présentation thématique des idées de Turc, essentiellement à partir de résumés et de citations. Comme soutien théorique, les travaux de Benedict ANDERSON et de Pierre BOURDIEU sont mis à contribution. En passant, l'ouvrage de B. Anderson ne s'intitule pas *Imagine a Community*, comme c'est écrit à la page 215, mais *Imagined Communities*. Et comme mise en contexte, nous est offerte une comparaison de Barbeau avec GRAMSCI, car, malgré l'opposition de leurs idéologies, ces deux avaient en commun de réfléchir aussi bien sur la culture que sur la politique et l'économie (p. 7).

D'une manière générale, ce livre manque de fini. D'abord, il aurait fallu un attentif travail d'édition pour corriger les nombreuses coquilles et fautes de français et surtout pour relever des perles du genre : « Dans une Italie dévastée par le facisme (*sic*), Antonio Gramsci a volontairement et consciemment adhéré au socialisme avant même d'atteindre la vingtaine » (p. 6).

Ensuite, un travail de cette nature aurait dû être complété par une solide mise en contexte, aussi bien sur le plan culturel et littéraire que sur le plan des idéologies. Cela aurait permis des comparaisons et des hypothèses plus appropriées. Déjà, le sous-titre de l'ouvrage, « Pionnier de la critique culturelle journalistique », pose problème. Dans l'avant-propos, l'auteure le justifie en précisant que Barbeau « a été le premier à signer des chroniques régulières dans les grands journaux » et qu'avant lui la critique culturelle était de toutes manières sous-développée (p. ix). Christian BEAUCAGE, dans *Le théâtre à Québec au début du XX^e siècle. Une époque flamboyante !* (Nuit Blanche, 1996), fait état d'une critique journalistique autrement plus vivante que ne le laisse entendre Michèle Martin. Par ailleurs, celle-ci brosse un tableau bien sommaire du milieu culturel dans lequel évoluait Turc. Elle mentionne à l'occasion *Le Nigog* et de grands noms comme Olivar Asselin ou Alain Grandbois, mais sans insister davantage. Sans doute s'attarde-t-elle sur le fait que Barbeau ne s'entendait pas avec Groulx à propos du nationalisme et avec Grignon au sujet du régionalisme. Mais le laconisme des remarques concernant les rapports de Barbeau avec ses contemporains nous laisse sur notre faim. Plutôt qu'une comparaison des plus superficielles avec Gramsci, n'aurait-il pas été préférable de mieux camper Barbeau

dans le Montréal des années 1920 ? Ou, pour rester dans une comparaison internationale, pourquoi ne pas avoir choisi un intellectuel plus proche des positions de Barbeau, comme T.S. ELIOT qui, lui non plus, ne mettait pas de barrière entre la culture, la société et la politique ?

En dépit de ces lacunes, ce livre est intéressant à lire. En effet, il présente de manière détaillée les idées de Victor Barbeau sur la société, la politique et la culture. L'auteure est plutôt sympathique à ce dernier. Elle souligne son libéralisme, sa francophilie et son combat pour l'éducation et pour le coopératisme. Toutefois, elle déplore l'ambiguïté et les contradictions de sa pensée, qui flirte, notamment, avec l'antisémitisme et l'antiféminisme (le « péril rose »). Elle attribue ces inconsistances au métier même de journaliste, à la nécessité de rédiger rapidement, de s'adapter aux circonstances, d'émettre une opinion sur tout ce qui s'agite. Elle évoque aussi le polémiste heureux dans sa peau et qui n'hésite pas à en rajouter pour aviver le débat. Et elle rappelle que le « libéralisme catholique », concept utilisé par Barbeau en 1960 pour qualifier sa position, n'est pas exempt de paradoxes (p. 6 et 200). Nul doute que les vicissitudes du journalisme et l'attrance pour un beau duel ont poussé Turc à commettre quelques exagérations. Mais la persistance de ces traits, en apparence contradictoires, mérite que nous examinions d'un peu plus près le « libéralisme catholique » de notre chroniqueur.

Victor Barbeau, un libéral ? Sans doute s'est-il désigné comme tel à l'aube de la Révolution tranquille. Mais cette justification *a posteriori* ne convainc guère. Trop d'éléments de la pensée de Turc font que l'étiquette libérale ne convient pas. Certes, il n'est pas besoin d'être démocrate pour être libéral. Le libéralisme s'est pendant longtemps contenté du suffrage censitaire et du fait que les femmes n'avaient pas droit de vote. L'élitisme et l'anti-féminisme de Barbeau n'en font donc pas un anti-libéral. De plus, les critiques qu'il a émises à l'endroit de l'étroitesse d'esprit qu'engendrent le nationalisme et le régionalisme semblent accréditer certaines thèses libérales. Et cependant, il est difficile de ranger Barbeau sous la bannière libérale. À défaut d'être égalitaire sur le plan de l'économie et des droits politiques, le libéralisme défend l'individu et tout ce qui concourt à son épanouissement, de même qu'il s'en prend à tout ce qui entrave son développement. Il accorde une grande importance, notamment, à l'éducation et à la tolérance. Or, sur ces thèmes, Barbeau ne se comporte pas en libéral. Nul doute qu'il a de tout temps promu l'éducation dans la société canadienne-française, dont il déplore le manque de culture. Mais propose-t-il la même éducation pour tout le monde ? Non. Il réserve la culture la plus complète aux membres des classes dominantes, les seuls, selon lui, aptes à former une élite digne de ce nom. Aux personnes issues des classes populaires, il préconise une culture des apparences. Il préfère leur inculquer le bon parler et le savoir-vivre que de véritables connaissances ; il encourage d'ailleurs l'État à intervenir pour les contraindre à respecter les bonnes mœurs (p. 31, 86 et 191). Il estime même qu'il faut éviter de donner trop de culture aux gens du peuple, car ils pourraient devenir subversifs. C'est d'ailleurs pourquoi, en 1920, Barbeau s'est opposé, avec l'Église, à ce que la ville de Montréal reçoive un don de Carnegie pour construire une bibliothèque publique (p. 83). L'égalité des chances par l'éducation, la seule que défende le libéralisme, ne fait pas partie de la pensée de Barbeau. La tolérance non plus d'ailleurs. La méfiance que ce dernier éprouve à

l'endroit du régionalisme et du nationalisme ne procède pas d'un esprit d'ouverture envers le reste du monde. Elle vient de la crainte d'un Canada français trop replié sur soi et incapable de recevoir la vraie culture, c'est-à-dire celle de la France, à laquelle les élites canadiennes-françaises doivent se frotter. La culture régionale et la culture populaire n'en sont pas aux yeux de Turc. Quant à s'ouvrir à d'autres influences que celle de la France, Barbeau s'y oppose de toutes ses forces. Les immigrants et surtout les Juifs font l'objet de son mépris, un mépris qui durera au moins jusqu'en 1945. Selon lui, ces groupes venus de l'extérieur perturbent les rapports entre les classes sociales et répandent ce dangereux poison qu'est l'esprit d'égalité (p. 52 sq. et 94 sq.). Il s'oppose également à la culture américaine, trop populaire, trop matérialiste et surtout trop nivelante sur le plan social. La culture doit venir d'en haut, de l'élite (p. 90 sq.). Et même le coopératisme de Barbeau a pour but, outre d'améliorer le sort des pauvres, de les soustraire aux influences étrangères en contrôlant leur consommation sans remettre en cause le système des classes (p. 49 sq.).

Bref, Barbeau n'était pas un libéral, tant s'en faut. Dès 1919, d'ailleurs, il jetait aux lecteurs de *La Presse* sa haine « de l'individualisme en délire, de l'égoïsme en fureur » (cité p. 26). Barbeau était fondamentalement élitiste et faisait flèche de tout bois afin de reproduire les inégalités sociales. Sans doute serait-il inexact de le ranger parmi les clérico-nationalistes. Il était plutôt un clérico-conservateur, pour reprendre le terme utilisé par John Stuart HUGHES à l'endroit de ceux qui, dans la péninsule ibérique, soutenaient Franco et Salazar, et qu'il tenait à distinguer des fascistes. Le clérico-conservateur est celui qui, avec l'aide de l'Église, protège la hiérarchie sociale sans pour autant donner dans le fascisme, lequel mythifie la nation et son expression la plus haute, l'État.

Il faut savoir gré à Michèle Martin d'avoir écrit un livre qui, en dépit de ses faiblesses, a su exposer sous toutes ses coutures la pensée d'un intellectuel québécois de l'entre-deux-guerres.

Pierre LANTHIER

*Département des sciences humaines,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Jean-Guy GENEST, *Godbout*, Sillery, Septentrion, 1996, 390 p.

Jean-Guy Genest commence par constater, avec raison, qu'Adélarde Godbout n'a pas dans l'histoire et la géographie du Québec une place digne de ses œuvres, dont les plus illustres sont le droit de vote accordé aux femmes et la fondation d'Hydro-Québec.

Pour réparer cette injustice Genest tire d'une thèse de doctorat, soutenue en 1977, une biographie très détaillée de Godbout, qui est davantage de l'ordre du